

Sous le feu
La mort comme hypothèse de travail
Michel GOYA

Editions Tallandier, Collection Texto, 2014 revue en 2019.

Notes personnelles : Ce livre décrit l'attitude de l'homme au combat, expérience peu naturelle et extrêmement marquante, autant qu'imprévisible...

Celui qui a commencé à analyser de manière scientifique les répercussions psychologiques (ou des comportements humains) de la guerre est Charles Ardant du Picq (*Etudes sur le combat* ; il meurt en 1870). Ses réflexions ont été poursuivies après la Grande Guerre, mais la défaite de 1940 met fin à cet élan. Après la Seconde Guerre Mondiale, ce sont les américains qui mèneront ces études. Mais le constat est fait de tout temps : au combat, il y a une peu de personnes qui font beaucoup, et beaucoup de personnes qui font peu (Loi de Pareto : 20% de gens produisent 80% de l'effet, et parmi eux, les premiers 5%, « les as », produisent plus de la moitié de l'effet de ce groupe). Par ailleurs, il ne reste que les extrêmes, les comportements neutres ont disparu : devant la peur de mourir, il n'y a que deux attitudes possibles : foncer ou fuir ; la stimulation physiologique de l'adrénaline (force, focalisation, euphorie, perte de fatigue ou de souffrance) ou l'inhibition musculaire totale (ou la conduite suicidaire pour faire cesser la terreur devenue insupportable).

Le courage est comme un compte en banque : on peut faire des retraits lents ou rapides, conséquents ou non, mais aussi des dépôts de la même façon. Le baptême du feu, c'est « le dépucelage de l'horreur » (expression du *Voyage au bout de la nuit*) ; mais le soldat va rapidement s'adapter à ce milieu dangereux et violent, et adopter les bons réflexes, et sa peur va devenir utile en devenant vigilance (cela prend en moyenne 20 jours). Le sachant, on aura profit à lui permettre de s'y préparer psychologiquement, de prendre la mesure des choses lors d'entraînements réalistes, pour réduire le délai d'adaptation. On remarque néanmoins que l'homme a des limites d'absorption du contexte de guerre, car c'est une accumulation de stress, une usure (pas seulement une adaptation) : parfois la coupe est pleine et il faut s'éloigner du front, parfois c'est un goutte d'eau qui sera le rappel de tout ce qui a déjà été accumulé par le passé ; mais on remarque que la capacité d'absorption se situe autour de 200 jours d'horreur.

Le fait de guerre est un endroit surréel, où il faut absorber en peu de temps une masse de perceptions et d'émotions, dans un délai court et sur un espace réduit : c'est le « cauchemaristan », où les maisons sont éventrées, où les balles sifflent et les explosions violentent les tympans, où l'odeur de la mort est agressive et vomitive, où les yeux se posent sur des morts et des blessés maculés de sang, où la terre tremble sous les impacts des bombes et où les déflagrations provoquent des effets de blast, signifiant que le danger peut provenir non seulement à 360° mais aussi du ciel ou du sol piégé ou de l'air que l'on respire (c'est-à-dire de partout autour de soi). Dans un navire, c'est pire : rares sont ceux qui voient ce qui se passe, la plupart subissent l'action. Le soldat est plongé dans la réalité de la guerre : comment ne pas en être profondément marqué ?

Car c'est aussi dans la tête que cela se passe... L'attente du combat est une épreuve intense pour les nerfs ; l'action libère presque. Parfois des soldats en position de défense tirent sur des ennemis imaginaires, et des soldats en position d'attaque lancent l'assaut avant que le signal n'en soit donné. Le combattant devient insensible aux cadavres qu'il voit : il est concentré sur ce qu'il a à faire. Par ailleurs, son champ d'action est très restreint : il ne voit pas plus loin que son groupe de combat, et parfois il attend des ordres très précis pour savoir que faire à court terme. Le défenseur est dans un lieu protégé ; mais il peut devenir une souricière : il a peur. L'attaquant a l'initiative et la liberté de mouvement ; mais des armes légères : il a peur.

En équipe, de façon implicite, chacun se jauge et prend le lead ou le laisse selon les

capacités reconnues à chacun. De la même façon, implicitement, des agrégats de soldats se forment : le groupe, petit, donne le sentiment de puissance ; mais l'imitation des autres groupes, par le même instinct grégaire, peut déstabiliser tout un dispositif s'il y a un manque de communication entre les groupuscules, ou devenir une furie inarrêtable.

Un homme sur cinquante, et une femme sur cent, est insensible au fait de donner la mort. Tous les autres sont hantés de l'avoir fait : pouvoir légitimement tuer ajoute une dimension tragique aux décisions prises pendant le combat, où il ne s'agit pas que de survivre ou de faire prisonnier, mais de devenir un « assassin » à ses propres yeux. Tuer à distance, sans voir son ennemi, est moins difficile à vivre que tuer de près, en le voyant mourir. Mais tuer, c'est aussi protéger les autres, neutraliser une menace... Le soldat apprend à tuer et à ne pas tuer : il apprend à maîtriser ses armes ! Il y a une réticence à tuer, morale ou religieuse ; c'est aussi ce qui peut expliquer qu'il y a peu d'acteurs et beaucoup de suiveurs sur un champ de bataille. Apprendre à utiliser ses armes dans un contexte réaliste de la réalité des combats aide ; mais les réflexes ne doivent pas remplacer la réflexion, l'adaptation permanente. Se moquer de tuer mène à détruire aveuglément, à faire des victimes civiles, et donc de nouveaux ennemis ; avoir peur de tuer mène à préférer se sacrifier, ce qui ne permet pas de vaincre l'ennemi.

Le combattant utilise sa mémoire à court terme ; il ne peut cumuler que 7 informations ; il peut aussi subir un « effet tunnel » qui le fait se concentrer sur une chose et négliger le reste, tout comme il peut avoir une grande lucidité tranquille. La vitesse d'exécution de ses actions permet au combattant de prendre l'ascendant sur l'ennemi s'il pose plus d'actions que lui : mobilité, tirs, observation, etc. Agir deux fois plus vite donne cinq fois plus de chances de l'emporter. Le succès provoque le succès, car il prédispose positivement les capacités de la personne.

Le danger passé, le soldat décomprime nerveusement : dégoût de tuer, ou fou rire. Comprendre ce qui s'est passé durant la lutte est difficile, d'autant plus que la mémoire à ce sujet est partielle : des choses l'ont marquée, d'autres ont été occultées. Il faut parfois quelques jours pour revenir à la normale.

Le bon soldat est-il né comme cela, ou est-il le fruit d'une construction par l'entraînement ? Sans doute un peu des deux : l'entraînement ne permet pas de prédire la conduite au feu, mais combattre (se maîtriser et maîtriser son environnement et ses armes) s'apprend. L'entraînement doit être dosé : trop dur, il casse les hommes avant le combat ; trop superficiel, il ne prépare pas au combat. Parmi les éléments à retenir, il y a la transmission de l'expérience : ceux qui sont allés au feu doivent expliquer à ce qui vont y aller comment cela se déroule. Il faut aussi valoriser ce qui s'est fait par les médailles, et gagner des victoires faciles pour donner la confiance en soi aux unités, qui feront aisément plus difficile ensuite ; cette confiance en soi réside aussi dans les protections balistiques, dans l'efficacité des armes détenues, dans le renseignement sur l'ennemi, dans la liberté d'action laissée à chacun, etc.

Notamment, la confiance en soi se joue au niveau du groupe : la force du loup est dans la meute ; les hommes doivent être « cousus ensemble ». Cette force morale qu'est la cohésion doit être estimée : les traditions, les moments d'efforts collectifs, etc., sont des préparations au combat. Il y a naturellement quatre niveaux possibles d'identification : au petit groupe (12 personnes), à la tribu (30-50 personnes), au clan (150 personnes, tout le monde peut encore se connaître), au régiment (1500-2000 personnes) ; au-delà, on ne se connaît et reconnaît plus. Car davantage que mourir pour la Patrie, le soldat combat et risque la mort pour son chef et pour ses camarades, d'autant plus qu'au combat ils survivent en interdépendance. Des gens qui se connaissent encaissent mieux les pertes, et déploient mieux leurs compétences : ils savent sans parler comment l'autre va réagir, et ainsi ils gagnent du temps et de l'efficacité. Mais cette cohésion peut aussi avoir son côté sombre : des exactions sont toujours possibles. Contre les exactions, seule la cohésion verticale, la confiance dans les chefs peut les empêcher. Les morts et les blessés sont autant d'expériences retirées au groupe ; aussi, les blessés devront retourner dans leurs unités dès que possible, pour continuer l'histoire commune et continuer de faire profiter le groupe de leur expérience. Le fait d'établir un quota de combat permettant de rentrer chez soi (comme les Américains au Vietnam),

n'est pas pertinent pour la motivation des troupes. L'esprit de corps régimentaire est une excellente chose... dans la mesure où il ne devient pas une exclusion des autres régiments, un handicap à collaborer.

La perception de la victoire ou de l'échec joue sur la confiance en soi. Pour se battre, il faut entrevoir une espérance de succès. La confiance en soi peut aussi être restaurée par la précision de la préparation de l'opération à mener. La crainte politique du zéro mort qui oblige à ne pas oser casse le moral des troupes : mourir est accepté, pas mourir pour rien ; combattre est accepté, pas se terrer. Le fait que les contingents se succèdent tous les 4-6 mois dans un conflit à la fois les ménage l'usure, mais les empêche de capitaliser un savoir-faire sur le long terme ; car un conflit se compte toujours en années.

Le sentiment patriotique n'est pas forcément la première motivation du combattant : il combat pour ses frères d'armes (surtout lorsque le sol national n'est pas envahi et qu'on se bat à l'étranger). Ce n'est qu'*a posteriori* que l'on parle d'élan patriotique, ou de cause juste. Il y a un lien direct entre le courage politique, le courage des peuples, et le courage de leurs combattants. La nation doit soutenir son armée ; les hommes politiques ne doivent pas la manipuler.

Les armes utilisées sont un compromis entre leur efficacité et l'exposition de celui qui les utilise : leur efficacité est la conjonction des deux, car les armes ont aussi un effet psychologique (pensons aux gaz de combat.) Hommes+armes+stress=soldat. Le feu que l'on subit influe aussi sur le moral : avec la portée de tir, les balles semblent venir de nulle part. « La très grande majorité des poilus ne s'est jamais battue en duel contre des soldats adverses. Ils ont résisté aux tirs d'artillerie ou au feu des mitrailleuses, et dans les attaques ils ont suivi une poignée de combattants naturels. Cela ne réduit en rien leur courage mais celui-ci était bien plus stoïcien qu'homérique. » Pour rare qu'il soit, le combat rapproché n'en est pas moins le vrai outil de la victoire : c'est la prise réelle de terrain. Les opérations coup de poing, les contre-attaques, les infiltrations derrière les lignes sont autant de méthodes qui ont un effet psychologique certain, en plus de leur efficacité de terrain.

« Après des centaines d'années de pratique empirique, on sait fondamentalement comment faire faire des choses extraordinaires à des hommes ordinaires. Il suffit de les modeler à l'aide de plusieurs méthodes plus ou moins dangereuses suivant un dosage délicat qui dépend en grande partie de la vision que l'on a de l'homme. » Ainsi, si l'homme est considéré comme un rouage d'une grande machine, on peut le dresser, selon la méthode du drill. C'est efficace, mais le réflexe ne doit pas remplacer la réflexion durant l'action, d'autant plus que le soldat moderne est un décathlonien jeté dans une situation complexe, et non plus un ignorant servant de chair à canon dont seule la masse lancée à l'assaut a un effet tactique. Si l'homme est considéré comme ayant un fort potentiel individuel, on aura tendance à le surprotéger : cela peut aussi bien rassurer que ramollir. On a aussi tendance à venir le chercher rapidement quand il est blessé ; ce qui est une plus-value pour permettre la prise de risque des combattants. L'aguerrissement du soldat, en le préparant petit à petit à subir des pressions, des souffrances et des fatigues, est à double tranchant lui aussi, car ce n'est pas un climat favorisant l'apprentissage, et cela entame inutilement son capital global de résistance au stress et à la souffrance. (On appelle cela la mithridatisation : le Roi Mithridate buvait tous les jours une petite dose de poison pour habituer son organisme à lutter contre...) Ce qui est sûr, c'est qu'il faut faire la cohésion des individus avant l'épreuve (qui certes pourra les souder encore davantage).

Les compétences de terrain, l'expérience de la guerre, sont tacites et peu durables (15 ans environ) : les habitudes non entretenues s'étiolent (loi de l'entropie). Mais la principale source de la perte de mémoire des unités est la mobilité des personnes. Ce qui n'aide pas non plus est le maillage juridique et la réactivité émotionnelle médiatique. Pénible est aussi l'ensemble de sollicitations « de représentation » ou « de réquisition » qui ne sont pas le métier du soldat. Autre force entropique : la rationalisation budgétaire, qui va toujours dans le sens de l'économie, donc de la raréfaction des moyens ; pour autant, il faut tirer beaucoup de cartouches à l'entraînement avant d'en tirer au combat... Mutualiser les véhicules, centraliser les soutiens, autant de fausses bonnes idées : on pense en logisticien et non en bénéfice humain (liens interpersonnels, appropriation des moyens).

Conclusion du livre : « Devenir combattant, c'est se porter volontaire pour pénétrer dans des bulles de violence. C'est accepter la transformation que cela induit avec le risque d'y être détruit ou mutilé dans son corps ou son âme. C'est accepter aussi la métamorphose préalable qui sera nécessaire pour évoluer dans un tel monde sans y être broyé à coup sûr. L'homme qui survit et résiste au combat est donc un homme différent à la sortie du tunnel.

S'il n'y a pas de bonheur des nations sans liberté, cette liberté dépend du courage des hommes qui acceptent et se portent volontaires pour cette transformation parfois fatale. Si les Français dorment en sécurité, c'est aussi parce que des hommes veillent sur le rempart ou plus exactement parce que ces hommes sont le rempart. Que l'on cesse de s'intéresser à la manière dont on construit ce mur et celui-ci s'effritera. »